

Chronique Électorale

AU CANTON NORD-EST DE LILLE

RÉUNION A L'ALCAZAR

La candidature de Delory acclamée. — Superbes discours de Ghesquière et de Delesalle. — Ordre du jour voté à l'unanimité.

Une importante réunion publique, organisée par la section lilloise du Parti Ouvrier, a eu lieu hier soir, à l'Alcazar, à cinq heures. Plus de quinze cents citoyens avaient répondu à l'appel des organisateurs.

A 8 h. 15, le citoyen Fray a invité l'assemblée à constituer son bureau. Le citoyen Delory, maire de Lille, a été élu président, le colonel Sever et le citoyen Delecluze, assesseurs.

Allocution de Delory
Une chaleureuse ovation est faite au citoyen Delory, au moment où il prend place au bureau. Les cris de : vive Delory ! sont poussés par toute l'assistance. Au même temps que les applaudissements éclatent dans toute la salle.

Cette manifestation témoigne bien de l'estime et de la sympathie dont jouit, avec juste titre, le maire de Lille. DELORY déclare que lorsqu'on avait décidé l'organisation de cette réunion et qu'on lui avait demandé son concours, il ne pensait pas être le porte-drapeau du Parti Ouvrier dans le canton Nord-Est.

Lorsque, à la réunion d'hier soir, dit-il, le Parti Ouvrier, m'a désigné pour être candidat, je n'ai pas refusé parce que je dois au Parti tout mon concours s'il le croit utile. (Applaudissements.)

Delory n'a pas une longue profession de foi à faire, puisqu'il se présente avec le programme intégral du Parti Ouvrier ; son passé est suffisamment connu. Depuis 1879, il a travaillé pour la bonne cause, avec le Parti ouvrier, c'est-à-dire depuis la création du Parti à Lille.

Il parle de l'élection du mois de mai dernier et de l'Union de la Dépêche et de l'Echo, déjà dissoute. Il compte sur l'esprit républicain du canton pour mettre au second plan tous les réactionnaires Vifs applaudissements.

Discours de Ghesquière
Après Delory, Ghesquière a prononcé un intéressant et très documenté discours sur l'œuvre de la municipalité lilloise.

En commençant, Ghesquière dit — tout le monde le sait — que le Parti ouvrier ne fait pas de la propagande avec les poches pleines d'or et d'argent. Notre Parti, dit-il, est surtout un parti d'honnêtes gens ; il n'a pas la conscience des électeurs ; nous exposons notre programme et les électeurs sont libres de disposer de leur bulletin.

Si nous présentons le citoyen Delory à l'élection du 19 juin, c'est pour que nos adversaires nous attaquent encore davantage ; ils pourront venir, ici même, proférer leurs injures, leurs calomnies et leurs grossièretés aux socialistes ; ils pourront nous traiter de sans-patrie et reprocher à Delory d'avoir reçu à la Mairie des Allemands.

Sur ce dernier point, l'orateur démontre la mauvaise foi de nos adversaires qui veulent exploiter le sentiment patriotique des électeurs.

Le ne sont pas seulement des Allemands qui ont été reçus à Lille, mais des délégués étrangers de plusieurs nations, qui allaient au Congrès de Londres.

L'orateur énumère alors toutes les œuvres créées ou réorganisées par la municipalité socialiste, dans l'intérêt de la famille. Alors que l'ancienne municipalité n'accordait que 388.000 francs aux œuvres de solidarité et de secours, la municipalité actuelle accorde 778.988 francs, soit un excédent de 400.000 fr., et tout cela sans demander un sou de plus aux contribuables.

Après avoir commenté, aux applaudissements de l'assistance, les diverses réformes, l'orateur s'écrie :
« Ces réformes, nous les devons surtout à Delory, l'homme que vous connaissez. Ses adversaires ne sont connus que par leurs millions (Cris : Vive Delory) ! applaudissements »

Le seul candidat républicain est Delory. Les deux autres portent la même enseigne.
« Aussi, citoyens, j'en suis sûr, vous irez tous au scrutin, le 19, pour déposer sur l'urne un bulletin au nom de Delory. L'orateur est vivement applaudi.

Discours de Delesalle
Après un vif appel à la contradiction le citoyen Delesalle, adjoint au maire, prend la parole.

Son arrivée à la tribune soulève les applaudissements de toute la salle.
« Ce que nous avons voulu surtout, dit-il, c'était de jeter dans la bataille celui qui nous représente tout le nom républicain et qui nous représente cette ville et aussi les actes de la municipalité. »

« Nous savons, continue l'orateur, que c'est pour la conquête de l'Hôtel de Ville que tous les efforts de nos adversaires se sont groupés, et nous avons voulu permettre à ceux qui tentent de reprendre l'Hôtel de Ville, de venir devant le corps électoral donner plus de force à leurs attaques. »

Delory a eu la générosité de ne pas parler de ses adversaires. Je ne veux pas atténuer la personnalité de MM. Battet et Fauchille, dont le passé est assez obscur, mais dans les journaux réactionnaires nous trouvons, sinon l'appréciation de ces candidats, du moins l'indication du terrain sur lequel ces derniers se placent. »

Delesalle, très spirituellement, parle du divorce qui vient d'être prononcé entre l'Echo et la Dépêche.

Il y a 15 jours, un candidat qui s'appelle Paul Rogez était présenté aux électeurs de ce canton comme républicain, et lorsque nous combattions son républicanisme, nous nous heurtions à l'Echo qui prétendait que nous ne pouvions pas nier ses tentatives républicaines.

Or, aujourd'hui, nous voyons le même Echo déclarer trop réactionnaires ceux qui disaient républicains il y a quinze jours.

M. Battet-Rogez est trop à droite, beaucoup trop à droite, dit l'Echo. Et cependant il n'a rien de bien politique que son beau-frère Paul Rogez. »

L'orateur démontre que les discussions de l'Echo et de la Dépêche ne portent aucunement sur des questions de principes de programme ou d'idées, mais uniquement sur des questions de personnes.

Il donne lecture, au milieu des rires de l'assemblée, des extraits de l'Echo et de la Dépêche.

« En bien, le congrès qui se tenait à Lille et celui qui allait s'ouvrir à Londres étaient des congrès réunis pour étudier et donner un accord les moyens de supprimer ces souffrances, causées par la mauvaise organisation du travail, et qui existent partout. »

L'orateur parle ensuite des petits commerçants dont le parti socialiste voudrait voir supprimer la patente ; de la nouvelle loi sur le mariage, sur les réformes de l'école, etc.

Avant de terminer, Delesalle tient à déclarer que quand bien même le Parti ouvrier serait battu dans ce canton, la municipalité restera à l'hôtel de ville pour se consacrer à l'œuvre qu'elle a entreprise depuis deux ans.

Mais je demande, dit-il, de déclarer d'une façon éclatante que la municipalité a bien mérité de ses concitoyens ; je vous demande de le déclarer sur le nom de Delory, car nous lui sommes redevables pour beaucoup.

Delesalle rend hommage aux grandes qualités de bon sens, de travail, de calme, d'honnêteté du maire de Lille, qualités que personne ne peut nier. (Vifs applaudissements, cris : vive Delory.)

« Les électeurs voteront pour le citoyen Delory contre la réaction. »

Après un second appel, toujours en vain, à la contradiction, le citoyen Delory a tenu à déclarer que le seul à travailler à l'Hôtel-de-Ville c'est le citoyen Delesalle comme prenant la lourde charge de mettre l'ordre dans les finances et Ghesquière, comme s'occupant avec beaucoup d'ardeur de l'assistance publique.

Il a démontré l'intérêt pour la ville de Lille, d'avoir son maire au conseil général, en terminant, il a dit que quand on prend un mandat, on doit l'accomplir ; aussi il ne sera jamais un maire de parade, comme l'était M. Gery Legrand. (Vifs applaudissements. — Cris répétés de : Vive Delory.)

Delesalle met aux voix un ordre du jour acclamant la candidature de Delory. Il est adopté à l'unanimité, et la séance est levée au cri de : vive la République démocratique et sociale !

A MONS-EN-BARCEUL
La réunion donnée hier soir par le Parti ouvrier au cabaret du « Petit tapis » a été un succès pour la candidature nettement républicaine et socialiste du citoyen Delory, maire de Lille.

L'Assemblée acclame comme président le citoyen Dodanthun, maire de Mons-en-Barceul, qui donne la parole à notre ami Georges Devraigne.

DEVRAIGNE félicite le citoyen Dodanthun d'être venu dans cette réunion affirmer sa foi républicaine ; le drapeau du Parti ouvrier, dit-il, est assez large pour abriter toutes les bonnes volontés, tous ceux qui veulent opposer une digue à la réaction. (Vifs applaudissements.)

Puis il développe longuement le programme socialiste, il montre l'œuvre des socialistes dans les municipalités ; il vous appartient, dit-il aux électeurs, dans le domaine départemental d'obtenir des réformes et d'avoir une politique véritablement républicaine.

avec le concours des citoyens G. DELORY, maire de Lille, et E. FERRAND, adjoint au maire de Lille, à huit heures du soir, estaminet du comité Paul Bert, 46, rue Paul-Bert, à Lille, avec le concours des citoyens G. DEVERNAÏ, conseiller général, et D. VAN-DAELE.

Le jeudi 16 juin, à huit heures du soir, à l'estaminet de l'An 40, avenue de Valenciennes, avec le concours des citoyens G. DELORY, maire de Lille, et V. RENAULT.

Discours de Rassel
Après quelques mots de présentation des orateurs et une invite au calme, M. St-Souplet d'a-tout bien voulu accepter la présidence de cette superbe réunion et mon ami Rassel des paroles trop élogieuses qu'il vous a dites à mon sujet ; mais je veux surtout vous indiquer le caractère réel de ma candidature... (Applaudissements.)

« D'un tel sache bien, ce ne sont pas les mandats électifs qui tentent les militants du Parti ouvrier. Lorsque Rassel et moi, par exemple, nous jetons dans la mêlée électorale, c'est pour servir des intérêts généraux et non pas nos ambitions personnelles. » (Broyos prolongés.)

L'orateur explique alors que sa candidature signifie protestation contre l'élection de M. Morcrette-Ledion qu'il appelle « l'ain de la fraude » ; puis il développe le programme du Parti ouvrier qu'il définit dans son intégralité, déclare et il résume, car il ne connaît pas les capitulations des ministres. (L'assemblée applaudit.)

Siauve répond enfin aux critiques suscitées par sa candidature.

« Mon crime, dit-il, mon plus grand, mon seul crime est de ne pas être né dans votre beau pays ; mais je suis, moi aussi, un citoyen français et français et moi aussi, comme je vous le demande ; si vous me donnez, en médisant, mes grandes lettres de naturalisation, je vous jure que vous aurez en moi un défenseur ardent et convaincu, un serviteur fidèle et dévoué. »

Siauve termine par une péroraison vibrante et l'assistance lui fait une chaleureuse ovation à sa descente de la tribune.

Un contradicteur
M. Vernez, rédacteur de l'Éclair des Trois Cantons, journal de M. Lefebvre, candidat réactionnaire, demande la parole. Le candidat républicain, mais Rassel intervient et demande qu'on écoute le contradicteur.

M. Vernez rend d'abord hommage au talent de parole et de plume du citoyen Siauve-Evausy, mais ce talent fantomatique n'a brigué un mandat électif au Cateau ?

M. Vernez dit non et l'assistance répond. L'assistance est fiévreuse et quelques expressions hasardées du contradicteur déclenchent l'orage.

Honorable président, M. le maire Autier intervient.

Mais, le lendemain, son front était plus pâle encore... Puis le notaire leur avait écrit la guérison désormais certaine, mais qui devait exiger une longue convalescence... Il fallait donc poursuivre le plan qu'il avait conçu : ne pas seulement chasser Hélice de sa maison, mais encore l'éloigner à jamais de tous ceux qui auraient pu lui apporter une consolation ou une espérance.

Declarations du maire
« Le porte-paroles de M. Lefebvre, dit M. Autier, est venu ici semer le vent, tant pis pour lui s'il récolte la tempête... »

« Je déclare quant à moi qu'en tant que candidat réactionnaire Lefebvre et le candidat socialiste Siauve-Evausy, je ne puis hésiter un instant : je voterai pour le candidat socialiste ! »

Et après avoir rappelé aux acclamations unanimes l'inqualifiable campagne de M. Lefebvre contre l'honorable M. Siméon, conseiller démissionnaire, lui-même interpellant le contradicteur lui dit durement :
« Ce n'est pas le suffrage universel qui est, ici, chargé de laver le linge sale de votre patron ! »

La salle applaudit à outrance et M. Vernez très courroucé et très nerveux, termine son discours sans apporter aucun argument sérieux contre la candidature de Siauve.

Réplique de Siauve-Evausy
Le citoyen Siauve réplique à M. Vernez. Il le fait avec une modération calculée, mais aussi avec une ironie mordante.

« Il n'y a donc, dit-il, dans ce canton si vivant du Cateau, qu'un homme capable de figurer dans notre assemblée départementale : c'est M. Lefebvre que je m'étais abstenu de nommer mais que vous avez cité ! (Rires et applaudissements.) »

« Loin de moi la pensée de contester les mérites de M. Lefebvre, mais les prétentions qu'on lui prête me semblent exagérées. »

« Je crois qu'au moins bien que lui, je m'acquitterai du mandat de conseiller général et que, mieux que lui, je défendrai les intérêts du peuple et ses droits, car je suis républicain et socialiste ! (Vifs appl.) »

Intervention de Rassel
M. Vernez ayant au cours de son apologie du candidat réactionnaire insinué que celui-ci avait rendu des services péculaires au Parti ouvrier dans la dernière bataille électorale, Rassel, tout vibrant d'indignation, est venu donner un démenti formel à cette allégation.

Fin d'une belle soirée
Les citoyens Carlier, Carlin et Vasseur prennent ensuite la parole qui pour protester contre les paroles de M. Vernez, qui pour appuyer la candidature de Siauve enfin la séance est levée au milieu du plus vif enthousiasme et aux cris répétés de : A bas Morcrette ! Vive Rassel ! Vive Siauve !

Siauve aura une majorité considérable à Saint-Souplet.

Les Réunions du dimanche 12 Juin
TROIS-VILLES, INCHY et BEAUMONT conférences aujourd'hui par les citoyens Devraigne, Fievet et Carlin, à 4 h. 6 h. et 8 h. — CATTILON et LAGROIZE, conférences par Delesalle, adjoint au maire de Lille et un délégué du comité, à 5 heures et 6 h. 1/2. — ORS et POMMERETIL, conférences par Deschamps, adjoint à l'Église, et Sandras, de Caudry, 5 h. et 6 h. 1/2. — NEUVILLE, conférence par Georges Dazet, avocat, et Victor Renard, à 5 heures. — BAZUET et Mazinghen, conférence par le colonel SEZER et Mariot, à 5 h. et 6 h. 1/2. — BEAUMONT, à 5 heures, conférence par Rassel et Vasseur.

HONNECHY et MAUROIS conférences à 5 et 7 heures par les citoyens Siauve-Evausy et Carlier.

Quant au bruit persistant, la police lui a dressé procès-verbal. Sans l'intervention des agents de l'ordre, aurait été lynché par ses voisins indigènes.

« Un incendie s'est subitement déclaré dans un wagon train de marchandises qui venait de quitter la gare d'Orly. Sans l'intervention d'ouvriers qui accoururent au secours du personnel du train, tout le convoi aurait été la proie des flammes. »

INFORMATIONS
ASSASSINAT D'UNE BERGÈRE
Lyon, 17 juin.
Caroline Brange, âgée de quatorze ans, bergère à St-André de Gory, a été violée, puis assassinée dans le bois.

La police est sur la trace de l'assassin.

LA MISSION MARCHAND
Paris, 11 juin.
Dans une lettre, datée de Souche, le 20 décembre 87, adressée à sa famille, l'explorateur Marchand annonce qu'il a terminé la première partie de sa mission et la plus périlleuse.

« A la date du 1er décembre, il allait se diriger vers l'Abyssinie. Le capitaine Marchand laisse entendre que les résultats de sa mission sont importants. »

LA QUESTION DES SUCRES
Bruxelles, 11 juin.
La conférence internationale des sucres a abordé ses travaux par un échange de vues au sujet de l'époque à fixer pour la mise en vigueur des dispositions conventionnelles qui seront le cas échéant, le résultat des délibérations de la conférence.

Le président propose l'avis de plusieurs délégations, d'après lesquelles les mesures à prendre ne devaient éventuellement recevoir application que pour la campagne 1899-1900. La question est renvoyée à une date ultérieure.

Le président aborde l'examen du programme. Il constate qu'il est dans le désir des États de l'Amérique de voir résoudre la question de la suppression des primes ; il y a ce point de vue unanimité parmi les délégués.

M. Seblino, sénateur, premier délégué de la France, fait un exposé de la situation de la culture de la betterave et de l'industrie sucrière en France. Il examine les circonstances qui ont donné naissance à la législation actuelle et à l'établissement du système de production auquel il a été reconnu nécessaire de recourir.

Après avoir fait remarquer que la conférence a pour but essentiel de poursuivre l'application du principe de la suppression des primes par voie d'entente internationale, la conférence assiste ensuite à un échange d'observations entre le président et le premier délégué français au sujet de la consommation de sucres en Belgique qui, aux yeux de M. Seblino, paraît sensiblement supérieur au chiffre qu'accusent les statistiques officielles.

Après adoption du programme des travaux de la conférence électorale par le gouvernement belge, celle-ci s'ajourne au mardi 11 juin, à trois heures de l'après-midi.

Dernière Heure
La Guerre Hispano-Américaine
La Havane, 11 juin.
Une dépêche officielle annonce que trois navires espagnols, *Comandante Novoa*, *Espartero* et *Lepiga* sortent de la Havane pour attaquer l'escadre américaine qui bloquait le port de Santiago et a refusé le combat et obtenu un cessez-le-feu.

On ne s'attendait pas à ce que les troupes destinées au débarquement, sont arrivées devant Santiago. Des dispositions sont prises pour repousser le débarquement.

Hong-Kong, 11 juin.
Une bataille finale entre les Espagnols et les insurgés pour la prise de Manille est commencée aujourd'hui. Les premiers nouvelles qui viennent d'arriver disent que l'armée de Dewey reste en dehors de cette affaire, il semble que Dewey ait eu un succès massacrant d'un lieu de la part des insurgés.

LES INONDATIONS DANS LA RÉGION
Trois victimes
On nous écrit d'Avances :
C'est à Bellignettes que l'Hogneau, petite rivière prenant sa source dans le bois de la Lanière et se jetant dans l'Escaut à Condé, a par son débordement causé de graves désastres sans précédent.

Trois usines, six maisons ont été troublées d'autres menacées de ruine. La nombreuse sirjacky est entièrement détruite ; l'eau a pénétré dans le rez-de-chaussée de la maison d'habitation et a enlevé tout le mobilier. Les valeurs mobilières de M. Sirjacky ont été, croit-on, emportées par les eaux. Ses trois enfants étaient entrainés par le flot, et ont été avec toutes les peines du monde qu'on a pu parvenir à les sauver. M. Sirjacky ignore ce qu'est devenu son coffre-fort.

(A suivre).

50

LES DEUX GOSSES

PAR PIERRE DECOURCELLE

DEUXIÈME PARTIE

MAISON ZÉPHYRINE, LA LIMACE ET C^o

III
LES DEUX COMTESSES

L'agonie fut courte, mais atroce, remplie sans doute de terribles visions, car les sifflements de la respiration halotante laissaient de minute en minute passer des expressions navantes de désespoir.

— Pardon ! pardon !
Puis, tout à coup, elle se redressa droite.

— Ramon ! Fanfan ! Carmen ! cria-t-elle.

Et elle retomba inanimée... Quelques heures après, la chambre

avait été transformée en chapelle ardente.

Sur le grand lit, vêtue de son linoléum, mais la face découverte, la comtesse de Montlaur reposait dans l'éternel sommeil.

La rigidité de la mort avait donné à ce visage aux traits austères les plus sculpturaux de la pierre.

Le cadavre, dont tous les angles ressortaient, raidissant la toffe de lin, semblait une de ces statues de marbre dans les cryptes des églises bretonnes, un de ces représentations superbes et inflexibles de quelque grande guerrière de jadis, de Jehanne de Montfort ou de Jehanne de Penthièvre une sœur de la terrible nonne Julienne Du Guesclin.

Et — chose effrayante que parent voit tous les assistants, tous les serviteurs priant dans la chambre mortuaire — dans les yeux de la comtesse de Montlaur, deux grosses larmes brillaient, figées comme deux gouttes de cristal, au coin des paupières closes.

Au chevet du lit, abîmée dans une désolation indicible, Hélice fixait sur la morte un long regard perdu, désespéré, navrant...

— Plus d'espoir, murmura-t-elle... Il n'y a plus rien... rien...
— Il y a Dieu ! ma fille, dit le prêtre montrant le crucifix... Espérez !

IV
EN EXIL
Parmi les gens du peuple, les ou-

vriers, les travailleurs, il arrive parfois, généralement après boire, que dans une discussion futile deux amis s'exaltent.

La contradiction amène la colère.

Soudain l'un, dans son emportement, frappe.

L'autre tombe !... Il est mort !... Le meurtrier, tout à coup dégrisé, regarde le cadavre de la victime avec stupeur.

Il ne comprend pas pourquoi ce mort est là à ses pieds, ni comment c'est lui qui l'a frappé.

Ainsi était Ramon, revenu au château de Penhoët avec sa mère.

Errant dans la campagne solitaire, cherchant à briser son corps par des courses insensées, accompagnant en mer les pêcheurs, partageant leurs rudes labeurs, il allait, toujours pâle, hagard, l'esprit tout plein de l'atroce jouissance de sa vengeance satisfaite.

Et la nuit, — les nuits surtout — étaient terribles pour lui — pendant de longues heures il regardait la lettre de l'adultère, la preuve du crime, la relisant lentement, longuement, épluchant presque chaque syllabe, cherchant dans chaque mot, dans chaque phrase, dans chaque expression, le sens qu'elles pouvaient cacher, les pensées secrètes qui les avaient inspirés.

Et un sanglot soulevait sa poitrine, il pleurait, il pleurait toutes ses larmes.

Il pleurait son amour perdu, ses espérances détraquées, sa vie brisée, sa paternité souillée.

Puis il se relevait et, avec une joie

sauvage, il murmura :
— Je suis vengé !
Il avait bien fait d'agir ainsi !
Tout crime doit être puni !... La faiblesse de la répression est un encouragement au mal.

Et les instincts de sa race le faisaient presque s'enorgueillir du supplice que le hasard... — non, que Dieu lui avait permis d'infliger à la coupable.

Certainement ses aïeux, les Espagnols conquérants du Mexique, l'auraient félicité du raffinement de ses représailles.

Frapper une mère dans son enfant ! Ne pas la tuer, ni lui non plus !
Mais — en vertu de son droit indiscutable de père de famille — se saisir du bâton, l'enlever à jamais à sa mère, plonger dans la boue ce qui venait de la boue, et le jeter dans une route aboutissant fatalement au bûche ou à l'échafaud !

Et la mère le sachant, et mourant de douleur, après avoir passé par toutes les affres du désespoir...
A la bonne heure !
Au matin, quand il venait saluer Mme de Montlaur, ses yeux rouges et son front pâle décelaient ses cruelles insomnies.

La comtesse lui tendait la main et lui disait seulement :
— Courage !...
Ils avaient compris par le notaire la terrible maladie qui avait frappé Hélice.

Ramon avait d'abord murmuré :
— Mourir !... Déjà !

Mais, le lendemain, son front était plus pâle encore...
Puis le notaire leur avait écrit la guérison désormais certaine, mais qui devait exiger une longue convalescence...
Il fallait donc poursuivre le plan qu'il avait conçu : ne pas seulement chasser Hélice de sa maison, mais encore l'éloigner à jamais de tous ceux qui auraient pu lui apporter une consolation ou une espérance.

La comtesse de Montlaur avait subi l'opération exigée par son médecin, opération qui avait été faite par un grand chirurgien venant de Paris.

Ramon, malgré son désir de s'en retourner à Panama, n'avait point voulu quitter la France avant cette opération, qui avait réussi à souhait.

Toutes les affaires d'intérêt avaient été réglées.

A aucun prix, dans aucune circonstance, sous n'importe quel prétexte invoqué, le notaire ne devait dire l'endroit où pouvait être Ramon.

Il affirmerait à tous les questionneurs, quels qu'ils fussent, n'avoir plus de relations ni avec lui, ni avec personne de la famille.

Alors Ramon s'embarqua.

Il allait à Cayenne avant de toucher bord à Panama.

Il avait besoin d'effacer, sous ses chauds baisers de frère, la souillure de relations ni avec lui, ni avec personne de la famille.

Alors Ramon s'embarqua.

Il allait à Cayenne avant de toucher bord à Panama.

Il avait besoin d'effacer, sous ses chauds baisers de frère, la souillure de l'accusation de la femme adultère, avait essayé de jeter sur le front de Carmen.

Certes, il ne lui dirait pas la vérité, à la chère créature.

Mais il confierait à Saint-Hyrcix le crime de l'épouse infâme, en même temps qu'il le mettrait en garde contre tout sentiment qui pourrait entraîner Carmen à écrire à sa belle-sœur...
Mari et femme étaient installés à Cayenne, la capitale de notre colonie de la Guyane.

Malgré l'idée peu engageante que fait naître ce nom, auquel s'ajoute immédiatement l'idée des forçats qui l'habitent, du *penitencier* et autres lieux où la désolent, le soleil tropical qui la brûle pendant le jour, des pluies qui tombent incessamment pendant les longs mois de la saison humide, Cayenne n'en est pas moins une jolie petite ville.

Les habitants montrent avec orgueil aux étrangers la belle place des Palmistes, où abondissent de larges rues bien aérées, bordées de gracieuses maisons à un étage, dont les appartements sont défendus contre le soleil et la pluie par des galeries extérieures, formées de nattes vertes et de jalousies mobiles.

L'hôtel du gouvernement, vaste édifice bâti par les jésuites avec des bois précieux, n'est pas non plus à dédaigner.

Et puis la mer, l'admirable Océan qui fait à l'île entière une merveilleuse ceinture d'émeraude, offre toujours un spectacle enchanteur, en dépit des trois bâtiments, à l'ancre dans la rade, qui servent de pénitenciers flottants.